Jean-Bernard Cheymol

TRAITÉ DU [bref]

hermann

Traité du bref

www.editions-hermann.fr

ISBN : 979 1 0370 4564 5
ISBN PDF : 979 1 0370 4589 8
ISBN EPUB : 979 1 0370 4565 2
© 2025, Hermann Éditeurs, 6 rue Labrouste, 75015 Paris.

Toute reproduction ou représentation de cet ouvrage, intégrale ou partielle, serait illicite sans l'autorisation de l'éditeur et constituerait une contrefaçon. Les cas strictement limités à l'usage privé ou de citation sont régis par la loi du 11 mars 1957.

Jean-Bernard Cheymol

TRAITÉ DU BREF

hermann
Depuis 1876

À la mémoire de ma mère

Pour Rachel, Héloïse, Augustin et Émile

Introduction

Qu'est-ce donc que le bref ? La question semble, à première vue, n'appeler que des évidences : ce serait ce qui prend peu de temps, ce qui s'exprime en peu de mots. La brièveté ne semble pas mériter d'ailleurs que l'on consacre un ouvrage à une réflexion à son sujet. Comme le temps pour Augustin[1], elle semble aller de soi tant qu'on ne l'interroge pas, mais se complique dès qu'on cherche à la penser. Car au-delà du paradoxe apparent qui consiste à traiter longuement de cette notion, une série de problèmes se présentent à qui veut comprendre ce qui se joue dans ce que l'on nomme « court » ou « bref », entre autres qualificatifs. Ces questions sont d'actualité, tant les formes brèves occupent de temps dans nos vies hyperconnectées, que ce soit sur les réseaux sociaux, dans les médias plus traditionnels, sans oublier la vie culturelle et artistique ou la littérature. Elles le sont d'autant plus que le raccourcissement des discours est vécu comme un problème : passer de plus en plus de temps devant un écran à faire défiler des messages, tout en ayant conscience de la vanité de l'occupation, est source de frustration. Or cette expérience tend à occulter ce qui se joue réellement dans l'attention à ce qui est court en général, objet de notre réflexion.

On peut bien sûr s'intéresser à la prolifération des formes brèves et à différents exemples de formats courts[2]. Cependant, il est aussi

---

1. « Qu'est-ce donc que le temps ? Si personne ne me le demande, je le sais ; si je veux l'expliquer à celui qui me le demande, je ne le sais plus », Augustin, *Confessions*, livre XI, §14, Paris, Flammarion, 1993, p. 264.

2. L'explosion du nombre de formats courts a été suivie, depuis quelques années, par un développement important des études universitaires à leur sujet. La plupart concernent des formes singulières, regroupées dans des numéros de revues ou dans des ouvrages collectifs. Une revue des études parues a été réalisée par Cécile Meynard et Emmanuel Vernadakis (Meynard, Cécile, Vernadakis, Emmanuel. *Formes brèves. Au croisement des pratiques et des savoirs*, Presses Universitaires de Rennes, 2019, Introduction, pp. 7-57. Certains traitent du bref de façon plus générale : en langue française est à noter l'ouvrage de Gérard Dessons, *La voix juste, essai sur le bref*, auquel on se référera de façon privilégiée, souhaitant approfondir et discuter certaines de ses

légitime de réfléchir en amont à la notion de brièveté en tant que telle, incarnée certes dans telle ou telle forme, mais présente en surplomb des formes où elle s'actualise. Le format court serait imprégné d'une brièveté qui s'y loge mais ne saurait se réduire à la dimension de ce format. En d'autres termes, il y a comme un vent de brièveté dans les échanges et dans les pratiques sociales. Traiter de la brièveté suppose que l'on ne se cantonne pas à en observer les sédiments que constituent les formes brèves, dont notre époque regorge, mais qu'on prête attention à la brièveté vivante qui anime ces formes, leur apparition, leur disparition, les échanges au sein desquels elles s'insèrent, la vie de ceux qui les produisent et les reçoivent.

Certes, la brièveté est une caractéristique du langage, mais elle l'environne également, le conditionne de l'extérieur puisque, loin de se trouver isolée dans des formes brèves, elle a une présence plus générale, à la façon d'une atmosphère. Les sociologues, au premier rang desquels Hartmut Rosa[3], insistent ainsi sur les phénomènes d'accélération qui prévalent dans nos sociétés pressées. La multiplication contemporaine des formes brèves et des messages courts serait à resituer dans le contexte d'un rythme nouveau donné à nos existences, dans celui de l'accélération de leur diffusion et de leur réception liée elle-même à celle de nos modes de vie. La brièveté apparaîtrait alors moins comme une caractéristique purement interne des formats courts que comme un phénomène global, inscrit dans les temporalités sociales : la brièveté, c'est aussi le temps que l'on consacre à la lecture, le temps de la réception, une temporalité environnante qui met en concurrence les messages, une vitesse qui favorise des formes d'expression brèves qu'elle emporte aussitôt apparues.

Pour autant, envisager le phénomène d'un point de vue global risque de livrer à des jugements hâtifs. En effet, lorsqu'on parle de la brièveté, c'est souvent pour la déplorer ou au contraire pour la valoriser en une appréciation elle-même très générale. Elle donne parfois lieu à des évaluations rapides qui traduisent un abandon de la réflexion au profit de réactions immédiates. De façon surprenante, la brièveté est

---

analyses sans négliger l'apport d'études fines centrées sur un cas spécifique. L'essai porte en effet sur la notion de brièveté en elle-même plus que sur telle ou telle forme en particulier et c'est précisément sur cette voie qu'il est utile de le suivre.

3. Rosa Hartmut. *Accélération : Une critique sociale du temps*. Paris, La Découverte, 2010 et Rosa Hartmut, *Aliénation et accélération*, Paris, La Découverte, 2012.

ainsi tantôt valorisée, tantôt dévalorisée, de façon tranchée. Valorisée quand elle est source de gain de temps, elle est dévalorisée quand elle engendre une perte de contenu qui, à la longue, fait aussi perdre son temps à qui cherche une information fiable.

Ainsi, la concision, qualité pratique, est gage d'efficacité, et témoigne d'un sens de l'économie voire d'une capacité particulière dans la maîtrise du temps. Même une thèse de doctorat pourrait être présentée au grand public en 180 secondes, l'opération relevant d'une forme de défi que de nombreux docteurs se plaisent à relever. À l'inverse, la brièveté est pour beaucoup la manifestation ou la source de bien des maux dans les échanges. Perçue avec un *a priori* péjoratif, assimilée à l'éphémère qui s'efface dans un flux ininterrompu de messages, elle serait signe de superficialité, d'appauvrissement intellectuel, alors associée aux divers troubles de l'attention, sanctionnant la perte d'un temps qui échappe et que l'on ne peut fixer. Le règne du temps court imposerait même une standardisation des messages : pour Pierre Bourdieu, l'urgence et le manque de temps obligent les *fast-thinkers* à proposer du *fast-food* culturel, de la « nourriture culturelle prédigérée, pré-pensée[4] ». Songeons aussi à la brièveté de l'injure et des idées courtes qui fleurissent sur les réseaux sociaux, qui traduisent la place prise désormais par le réactionnel dans la communication écrite.

Le débat sur la valeur de la brièveté semble récent en raison de la prétendue nouveauté du phénomène. Pourtant, le constat de la réduction de la taille des messages, par exemple dans la presse, et la critique qui le suit n'ont rien de nouveau. En effet, déjà, au XIX^e^ siècle, on se plaignait du raccourcissement des discours et de la vitesse de l'information. Un exemple célèbre parmi d'autres nous est resté de la critique dont la brièveté de l'écriture de presse a fait l'objet à cette époque, celui d'Émile Zola. Sa situation hybride d'écrivain journaliste est à l'origine d'un « malaise » éprouvé à l'endroit du journalisme et de son évolution. En particulier, la temporalité de l'écriture journalistique lui pose problème : « Le goût de l'actualité aidant, nous en sommes arrivés à cette fièvre d'informations immédiates et brutales, qui changent certains bureaux de rédaction en bureaux de police[5] ». Le

---

4. Bourdieu Pierre, *Sur la télévision (cours au Collège de France, 1996)*, Paris, Éd. Raisons d'agir, 2008, p. 31.

5. Zola Émile, « Revue dramatique et littéraire », *Le Voltaire*, 6 juillet 1880. Voir également *Adieux* et « La cloche », 21 août 1872, repris dans OC tome XIV, p. 414.

monde médiatique dans son ensemble est confronté à l'aspect inévitablement éphémère de son discours. La peur de l'oubli et le « désir de durer[6]» occupent l'esprit des premiers journalistes, également hommes de lettres, décrits par exemple par Jules Vallès ou par Balzac dans *Les Illusions perdues*, sous les traits de Lucien de Rubempré, hésitant entre l'œuvre durable, transmise à la postérité, et l'écriture journalistique. Il n'y a pas eu de période pendant laquelle cette préoccupation aurait été absente, une sorte d'âge d'or des médias ou du journalisme, dont les progrès, notamment dans la technique d'acheminement des nouvelles, toujours plus rapide, l'auraient poussé à s'éloigner. C'est ce que rappelle Catherine Bertho-Lavenir, qui s'en prend au mythe des « journaux sérieux », aux nouvelles longuement méditées et découvertes quasi-religieusement par les lecteurs :

> Foutaises que tout cela. Le temps des bateaux à voiles et des diligences n'était pas plus sérieux que le nôtre. Les folliculaires, à l'époque de Voltaire, n'étaient pas moins désinvoltes que nos contemporains. Et dans les cafés de Londres, en 1712, on se laissait aller autant que dans les couloirs de la City, aujourd'hui, à l'échange des ragots, des informations controuvées et des dernières nouvelles[7].

Car « ce n'est pas le rythme saccadé de l'approvisionnement en nouvelles qui fait le caractère éphémère de l'information mais le désir du public d'avoir toujours "des nouvelles fraîches", fût-ce au détriment de leur contenu[8]…» Et ce désir est aussi vif aujourd'hui qu'hier.

Au-delà de la divergence des évaluations, on assiste à un conflit entre les tenants de styles de vie différents et de valeurs opposées qui s'affrontent. C'est la lutte du *slow* contre le *speed* : au désir de vivre vite s'oppose un rejet de la pression qui l'accompagne. La vitesse liée à la brièveté fait peur, d'où en réaction le culte du ralentissement ou encore la concentration sur le moment présent, « en pleine conscience ». Ces phénomènes de rejet de l'accélération imposée à nos vies s'ancrent dans un appel à être plutôt qu'à consommer en se laissant ballotter par les caprices de la mode et du changement perpétuel des apparences.

---

6. Bertho-Lavenir Catherine, « Spéciale dernière et autres billevesées », *Éternel éphémère, Cahiers de médiologie*, n° 16, p. 148.

7. *Id.*, p. 144.

8. *Id.*, p. 146.

Il y aurait aussi de bonnes et de mauvaises manières de vivre la brièveté. L'historien François Hartog voit dans l'époque contemporaine le règne d'un présent qui, au cours du XX^e siècle, après la période du « futurisme », est progressivement devenu notre seul horizon temporel, effaçant l'avenir comme le passé et valorisant l'immédiat et la brièveté. Or, dans ce nouveau contexte temporel, il y aurait non seulement de bonnes et de mauvaises manières de vivre dans la brièveté de l'éphémère, mais aussi des gagnants et des perdants de l'accélération comme de la mondialisation. L'auteur de *Régimes d'historicité* affirme : le « présent présentiste se vit très différemment selon la place qu'on occupe dans la société[9] ». Certains, jouissant en général d'une position sociale plus élevée, peuvent tirer parti du présentisme, tandis que d'autres sont contraints de subir la pression qu'il exerce sur eux. Ainsi, la considération accordée à la brièveté associe un jugement ambivalent à des manières opposées d'en faire l'expérience.

Comme l'évaluation et le vécu dont elle fait l'objet, la sensibilité à la brièveté est variable. Car si nous sommes plus sensibles à la brièveté aujourd'hui, cette sensibilité peut aussi s'émousser. Selon Norbert Elias, le sens de la précision, l'attention aux petites unités de temps sont récents dans l'histoire, ils tiennent au développement d'une sensibilité nouvelle et d'un système d'autodiscipline qui permet à l'individu de vivre en société, où la contrainte externe se transforme en conscience du temps[10]. Pour Hartmut Rosa, l'espace et les distances comptent moins qu'auparavant : « Dans ce processus, l'espace, à bien des égards, perd de son importance pour l'orientation dans le monde de la modernité tardive[11].» Le temps remplace désormais l'espace comme unité de mesure, alors que la mesure du temps en fonction d'unités spatiales a longtemps prévalu. L'espace se trouve alors rétréci parce que mesuré en fonction du temps, plus précisément en fonction du temps qu'il faut pour le franchir, grâce à tel ou tel moyen de transport. Cette inversion rend notre sensibilité au temps de plus en plus fine, au risque de l'obsession, tandis que l'espace perd sa consistance pour n'être plus défini qu'en termes de durée. Cependant, cette sensibilité s'accompagne d'une pression à laquelle on peut devenir moins réceptif

9. Hartog François, *Régimes d'historicité, Présentisme et expériences du temps*, Paris, Éd. du Seuil, 2015, p. 17.

10. Elias Norbert, *Du temps*, Paris, Fayard, 1997, p. 16-17.

11. Rosa Hartmut, *Aliénation et accélération*, p. 19.

à force d'y être exposé, ce qui émousse l'attention portée aux petites unités temporelles. L'accumulation des formes brèves dans un flux médiatique[12] lui-même lié à un phénomène d'accélération globale autoentretenue – analysé par Hartmut Rosa, sur lequel on reviendra – engendre aussi une forme de distraction devant l'avalanche de messages et d'impératifs. Car si l'on est assailli de messages courts, on ne peut plus porter efficacement son attention sur l'un d'entre eux. De même, alors qu'il remarque chez l'individu contemporain une plus grande sensibilité aux chocs, une des formes prises par le bref, Yves Citton observe également que plus il y a de chocs et moins on y est sensible, comme si la brièveté, par sa répétition, devenait paradoxalement de moins en moins perceptible[13].

Phénomène fuyant, objet d'évaluations très contrastées, la brièveté semble donc échapper à la fois à la compréhension et à la sensibilité. Comment l'approcher malgré tout ? De telles divergences de perception et d'évaluation trouvent selon nous leur origine dans des difficultés d'appréhension et, en amont, de définition. Le choix de l'évaluation immédiate pourrait témoigner d'un désir d'évacuer toute recherche de signification, laquelle permet pourtant de mieux saisir ce qui est en jeu dans la brièveté du discours et dans sa perception et ce qui fonde la sensibilité que l'on peut développer à son égard. Afin de déconstruire cette représentation trop générale d'un phénomène unique, à rejeter ou à valoriser en bloc, il faut d'abord chercher à définir la brièveté en s'attachant plus particulièrement à celle du discours, en la dissociant du contexte d'accélération des rythmes de vie et chercher ce qui fait la complexité de la notion. On interrogera pour cela la tradition rhétorique et stylistique, mais dans le souci de revenir à la question de la

12. Bien que l'on parle souvent de « flux médiatique », cette notion mérite aujourd'hui d'être nuancée : loin d'un enchaînement linéaire et continu, comme dans la télévision traditionnelle, où les programmes s'enchaînaient, produisant une sorte d'hypnose douce, analysée par Raymond Bellour, le flux contemporain se fragmente, se module, s'interrompt. Il devient un assemblage de fragments choisis ou imposés, où la brièveté règne mais dans une logique de discontinuité plus que de continuité. En outre, il peut être, notamment sur les réseaux sociaux, personnalisé, asynchrone, et interactif. La fluidité qu'il conserve n'est plus celle d'un flot uniforme, mais celle, plus dispersée voire chaotique, d'un écoulement sans berges nettes, fragmenté et en permanente reconfiguration.

13. Citton Yves, *Médiarchie*, Paris, Éd. du Seuil, 2017, p. 98.

définition de la brièveté, en laissant de côté bien des analyses précises des phénomènes linguistiques où elle est impliquée.

Que désignent exactement les adjectifs « court » et « bref » ? On verra qu'il peut s'agir d'un discours mesurable en nombre de signes, de mots, qui aurait une longueur réduite, mais au risque de la relativité : s'il y a toujours plus court, si tout ce qui est court peut toujours s'avérer long par rapport à un autre format, à quoi bon en chercher une définition ? À quoi bon en fixer des limites, même conventionnelles, dès lors qu'elles pourraient systématiquement se voir remises en question ? Mais la brièveté, c'est aussi du temps : le temps que dure un phénomène, la lecture par exemple. Et de ce point de vue tout change : on peut s'attarder sur du court et survoler un vaste ensemble d'informations, les assimiler vite, les synthétiser. Il y a un vécu temporel de la brièveté qui semble indépendant du format et qui implique de réfléchir à la temporalité brève, distincte de sa spatialité. Ce partage a conduit Gérard Dessons à distinguer à l'aide de la langue française le « court » du « bref »[14], le court se situant du côté de l'espace et le bref du côté du temps, distinction que l'on souhaite ici suivre et approfondir, en se penchant autant sur le court que sur le bref – privilégié par G. Dessons – tout en la discutant. Le bref s'entendra alors en ce sens temporel, bien plus spécifique que celui qui est le sien dans le titre de cet ouvrage. Il convient d'aborder la notion dans toute sa complexité : si l'approche spatiale ne rend pas compte du temps, il faut prendre un autre point de départ pour une approche nouvelle, qui en appelle d'autres, cheminer en respectant leur articulation pour mieux approcher la complexité de la brièveté et des formes brèves et trouver dans cette approche le sens d'un vécu. Tel sera le parcours suivi ici.

L'enjeu de la définition de la brièveté s'avère non seulement cognitif mais aussi affectif, au sens large du terme : en comprenant mieux le bref, il s'agit aussi de l'apprécier mieux. Une attitude par rapport au temps et à la brièveté est en question dans le problème posé par sa définition. Le contexte d'accélération des rythmes de vie favorise le développement d'un culte de l'éphémère, mais empêche en retour de comprendre et d'apprécier la brièveté, ce qui vient offrir un solide point d'appui aux critiques dont elle est l'objet.

---

14. Voir Dessons Gérard, « La notion de brièveté », *La Licorne*, nº 21, p. 3-12 et Dessons Gérard, *La voix juste, essai sur le bref,* Paris, 2015, Éd. Manucius.

La brièveté des discours n'est pas si simple à vivre, il n'est pas si aisé d'en faire l'expérience pour elle-même, sans déplorer qu'elle ne se prolonge pas, sans associer du moins cette expérience à une certaine forme de regret, plus ou moins vif, qu'elle doive s'achever trop vite, les adjectifs « court » ou « bref » appelant souvent l'adverbe « trop », présent en filigrane à leur côté s'il ne vient s'y accoler effectivement. Ce regret est d'autant plus marqué que nous vivons à une époque où, du fait de l'accélération des rythmes de vie qui exige une anticipation de tous les instants, le temps semble nous échapper, le sentiment d'urgence se trouvant intimement associé à celui d'un manque de temps[15]. Il existe certes des tentatives de surmonter ce sentiment. On peut ainsi s'attarder sur le court, le fixer dans son esprit et le retenir ou encore jouer avec l'éphémère, tel le surhomme nietzschéen, danser sur lui, ce qui suppose une capacité exceptionnelle liée à une attitude philosophique bien spécifique. Mais est-ce vraiment vivre la brièveté elle-même et prendre part à l'expérience qu'elle propose ?

Car la brièveté est porteuse non seulement de regrets mais aussi de désirs, comme on le verra. La brièveté n'est pas forcément vouée à l'éphémère, elle peut être en devenir et non nécessairement finie et toujours dé-passée, ouverte et non pas close. En cela, elle n'est pas une fatalité du discours, qui devrait s'y résigner faute de mieux, ou tenter de s'en accommoder, même si l'on a souvent tendance à la présenter sous cet angle trop réducteur. Il y a même une part de jeu dans le discours bref lui-même, ce dont les œuvres d'art que l'on étudiera fourniront notamment des exemples. Cela implique d'être attentif aux multiples expériences possibles de la brièveté et de se pencher sur des cas suffisamment nombreux et variés, par une sélection de formes brèves dont la brièveté ne se réduit pas à une dimension, source de clôture. Beaucoup de messages courts présentent peu d'intérêt pour l'analyse : leur brièveté, purement fortuite, ne donne lieu à aucun jeu avec la contrainte du format imposé. Tels les messages de circonstance échangés dans le cadre de conversations courantes, sur les réseaux sociaux en particulier. On privilégiera des formes brèves où la brièveté n'est pas seulement de l'ordre du fait, comme sacrifiant à une nécessité, mais fait l'objet d'un usage spécifique voire d'un jeu.

---

15. Aubert Nicole, *Le culte de l'urgence, la société malade du temps*, Paris, Flammarion, 2003.

Alors que l'on peut avoir tendance à cantonner la brièveté dans des formats et des formes prédéfinis, issus de la presse ou des médias en général, ce qui fait sans doute le lit de la critique dont elle est l'objet, il faut aussi examiner d'autres formes de la brièveté contemporaine, à la fois dans les médias et dans la culture, notamment des formes brèves médiatiques qui peuvent être investies par l'art – tels des récits contemporains en bande dessinée, lisibles sur X, sur Instagram, ou dans la bande dessinée numérique. Autant de manières différentes d'exemplifier la brièveté sous tel ou tel de ses aspects, en associant et en faisant dialoguer écrit et audiovisuel dans leur rapport à la temporalité brève, tant ils se trouvent unis dans nos modes de communication.

Le court

Une définition spatiale de la brièveté comme désignant le court, taille réduite d'un message, relative au long, dont elle serait l'opposé strict, semble la plus évidente. Cette définition implique une spatialisation du temps qui la rend mesurable. Elle associerait l'étendue réduite d'un message à la durée elle aussi réduite de sa réception. Mais cette première approche appelle bien des précisions, quant à la nature de l'espace notamment. On sera amené à puiser à la source de la tradition rhétorique et stylistique, sans souci d'exhaustivité, car si de nombreux auteurs ont traité de la brièveté en ce sens, il s'agit pour nous de montrer en quoi le court tel qu'elles l'entendent est aujourd'hui en crise et comment il parvient à se réinventer, en jouant avec les nouvelles contraintes qu'il rencontre, pour engendrer une nouvelle manière de « faire court ». Car dès lors que le court résulte d'un « faire », il devient aussi un lieu où s'exerce, par le discours, une certaine prise sur le temps, désormais fragile et incertaine.

1. Définir le court

Si la brièveté se définit en première approche comme étendue courte, de quoi s'agit-il exactement ? De quel élément ou morceau, dont la taille serait mesurable parle-t-on quand on évoque la brièveté du discours ? Est-ce un morceau de temps ou d'espace ? S'agit-il du temps que dure un acte de lecture ou plus généralement de réception ou de communication, de la durée d'un son ou ensemble de sons, par exemple, ou, en amont, de la taille réduite de l'énoncé c'est-à-dire d'un texte, du nombre de signes qu'il comporte, ou du temps réduit de sa

prononciation, ou encore de la taille du support ? Cette interrogation témoigne en réalité du lien étroit qui s'impose entre le temporel et le spatial dans la notion. Si bien qu'on peut provisoirement postuler une adéquation *a minima* entre le temps de réception et la taille de l'énoncé, dans la mesure où une première lecture d'un message court est courte elle aussi, même si le lecteur a la possibilité de s'y attarder et d'y revenir. D'ailleurs, dans le cas du message vidéo, qui se développe au détriment de l'écrit sur les réseaux sociaux, le temps de réception est identique à celui de la diffusion. De plus, le manque de temps d'attention disponible contraint à accorder peu de temps à ce que l'on regarde, lit, et à privilégier le court, ce qui renforce l'adéquation entre temps de réception et taille de l'énoncé.

La forme brève se caractérise donc avant tout par la petite taille du signifiant, une quantité réduite de signes, déterminée par comparaison. On peut alors considérer que le court est d'ordre spatial avant d'être temporel, par dérivation, dans un temps spatialisé. Ce caractère spatial lui permet de résister à l'association avec l'éphémère qui le condamne à l'effacement : celle-ci lui est parfois imposée alors qu'elle n'a rien d'obligatoire. Car même si le temps de réception d'un message court est souvent lui-même court, on peut néanmoins plus facilement accorder du temps à une forme inscrite dans l'espace si elle est peu étendue ; occuper un petit espace rend le message court plus stable, plus facile à conserver, et le rend plus susceptible d'échapper au destin de la disparition.

Mais le problème est alors celui des termes de la comparaison : si la brièveté se définit quantitativement en fonction du nombre de signes, la mesure semble se faire par comparaison entre formats par rapport aux formats voisins, qu'il s'agisse d'un poème, d'un récit, d'une vidéo ou autre. On peut juger de la brièveté d'un énoncé par rapport à un autre plus long ou par rapport à la longueur relative d'autres formes actuelles ou de formes passées, ou encore par rapport à un format courant pour tel usage. Mais on peut aussi invoquer, comme point de comparaison, un contenu de pensée extérieur à exprimer, dans une situation d'extériorité vis-à-vis de son expression verbale. Cette fois le rapport ne s'établit pas entre quantités de signes mis en regard les uns des autres, il fait intervenir un sens conçu comme extérieur au langage, ce dernier étant censé le révéler, et suppose un rapport entre deux quantités de natures différentes, plus précisément entre un nombre de signes et la quantité de sens qui se dit dans ces signes. Il

faut également comprendre que dans le court, les deux définitions, par comparaison et par référence à un contenu à exprimer, sont liées, dès lors que dans la comparaison entre des formats différents, l'existence d'un troisième terme, le contenu, est sous-entendue.

Rapportée à un contenu de pensée, la brièveté peut alors caractériser non un état de fait mais l'objet d'une recherche, le rétrécissement recherché par la condensation ou par la concision. Une telle définition où est qualifié de « court » non un état brut mais le résultat d'une opération de transformation à partir d'un matériau est étayée par l'étymologie : « *curtus* », en tant que participe passé d'un verbe, « *curtare* » (« raccourcir »), marque le résultat de l'action qu'il représente, signifiant alors « raccourci », « écourté », « diminué » ou « incomplet », la diminution étant susceptible de prendre une nuance péjorative. La définition spatiale de la brièveté implique l'action de transformation d'un espace, physique ou mental, au-delà de la mesure d'une durée, qui est la mesure d'un temps qui « passe » et est perçu de façon également « passive ». Même si le court est souvent doté d'une existence autonome, tel le slogan ou les formules et maximes qui se diffusent sans lien avec un quelconque auteur, lire ou reprendre un énoncé court invite à imaginer le moment de sa création et le travail de façonnage qui l'a ciselé. Car il se donne comme construit et porte en lui le rappel de son élaboration, à laquelle il reconduit. Recevoir un message court revient donc à porter attention à l'opération de transformation spatio-temporelle dont il est le résultat, puisque le court est avant tout, dans le discours, le résultat d'un « faire ».

1.1. « Faire » court

La brièveté en ce sens peut être décidée en fonction d'un objectif, préparée de longue date quand on cherche à « faire court » et qu'on se donne le temps de créer un message que l'on souhaite pérenne : arrêt planifié, prévu dès le début pour entrer dans le cadre des formes brèves[1]. Fruit d'une élaboration patiente, soigneusement peaufinée dans le moindre détail, la brièveté peut être construite longuement pour durer, objet d'un travail et d'un effort qui s'opposent à toute forme d'écoulement temporel qui ne serait pas objet de contrôle. Si

1. La brièveté ne se décide pas ici chemin faisant, comme on le verra plus loin.

le message ne peut être lui-même long, sa réception et, mieux encore, ses conséquences sur l'esprit et la vie peuvent être durables parce que sa création s'est faite contre la perspective d'un laisser-aller conduisant à l'effacement. Le poème en est peut-être le modèle, mais elle trouve dans les usages rhétoriques du langage bien d'autres exemples. Dans la concurrence pour capter l'attention du public, au sein d'un espace qui menace d'être saturé de messages, la brièveté ainsi construite est vouée à être mieux « retenue », dès lors qu'elle a été pensée pour offrir une position plus facile à tenir face à l'écoulement du temps. Petites annonces, brèves diverses, slogans et formules se retiennent mieux.

Même si les contraintes externes peuvent presser de faire court, il existe ainsi une brièveté issue d'une volonté résolue de « faire court », qui prétend à l'indépendance ou se pense à l'abri du règne de l'éphémère. Cette brièveté, née dans un contexte historique qui ne connaissait pas la prolifération des messages, a pris forme à certaines périodes de l'histoire, marquées par des publications à rythme plus lent, lorsque la poésie visait à l'éternité ou lorsqu'au XVII[e] siècle la rhétorique de la *brevitas*[2] s'épanouissait pleinement. Elle ne s'est pas éteinte avec l'avènement de la presse ni même d'Internet, mais reste ancrée dans une logique distincte, dont l'idéal intemporel demeure pertinent aujourd'hui.

Ainsi, même à la télévision, il y a encore une place pour des productions courtes que leurs créateurs jugent utile de mettre à l'abri d'une menace de disparition rapide. Certaines émissions culturelles courtes sont produites dans une logique patrimoniale, les spots peuvent être archivés dans un système de conservation et rangement mis à disposition sur des plateformes où il est possible de constituer des collections. L'émission consacrée aux arts plastiques *D'art d'art*, diffusée pendant dix-huit ans sur France 2[3], a dans cette même logique, donné lieu à l'écriture de plusieurs livres qui reproduisent le discours du présentateur, Frédéric Taddéi. Sur X même, comme sur Instagram, une logique de constitution de collections est à l'œuvre : la tendance à vouloir tirer de

2. La rhétorique de la *brevitas*, héritée de l'éloquence latine et prisée à l'époque classique, se définit comme l'art de convaincre ou de toucher par un discours concis et percutant, valorisant l'économie des mots.

3. L'idée de cet ouvrage est née à la suite d'une thèse de doctorat consacrée à des émissions de ce type, à laquelle il est ici parfois fait référence sous sa version publiée : Cheymol Jean-Bernard, *La brièveté télévisuelle, le cas des émissions courtes sur les arts plastiques*, Paris, L'Harmattan, 2011.

son activité sur Twitter devenu X un recueil de messages est partagée par un certain nombre d'auteurs qui éditent sous forme de livres une collection de leurs tweets. Un des premiers du genre, un ouvrage de vulgarisation de la culture littéraire, *Twittérature*, d'Emmet Rencin et Alexander Aciman, consiste en un corpus de tweets, publiés en petites séries, condensant l'intrigue de quelque 70 classiques de la littérature. Citons les *Nanofictions* de Patrick Baud ou les *Mikrodystopies* de François Houste, autant de créations littéraires issues de Twitter. On écrit également des corpus de poèmes sur ce réseau, comme le rappelle Olivier Belin :

> Le partage des poèmes repose évidemment sur le rôle essentiel du hashtag, ce mot-clé qui permet d'indexer un tweet à toute une circulation réticulaire et de créer ainsi, au-delà des comptes individuels, de vastes corpus de textes qui tiennent à la fois de l'anthologie, de la compilation et du méta-poème. #poésie, #poème, #haïku, #twaïku, #micropoésie… autant de hashtags qui permettent aux amateurs de diffuser leur production dans un espace balisé, mais aussi de s'inscrire dans l'horizon d'attente d'une communauté d'écriture et de lecture. Si bien que le hashtag nous permet de saisir sur le vif la construction et la réactualisation de genres ou de formes littéraires sous l'effet des pratiques culturelles en réseau. Outil d'indexation, d'agrégation et de généricité, le hashtag fait aussi jouer à plein la logique de l'hyperlien numérique, en offrant des parcours de lecture délinéarisés et des voisinages imprévus[4].

Toutes ces pratiques sont fondées sur une logique de l'extrait, elle-même ancrée dans une représentation spatiale de la mise en exergue, où isoler et prélever pour faire émerger est censé garantir une forme de pérennité : extraire, c'est chercher à fixer, dans l'espace comme dans le temps. S'affirme donc avec la brièveté une volonté de maîtrise dans une étendue réduite, et une résistance à l'effacement, par la production d'un message court spatialement isolé. La brièveté devient un espace d'élaboration, d'articulation, de style, et surtout une stratégie de pérennisation. Cette logique, présente dans la poésie, la rhétorique classique ou les slogans contemporains, se prolonge aujourd'hui dans des formats patrimonialisés (émissions culturelles, recueils de tweets, microfictions numériques) et dans des pratiques d'encapsulation

4. Belin Olivier. « Vers une poésie commune ? Les poètes amateurs de Twitter, Instagram et Wattpad », *Nouvelle revue d'esthétique*, vol. 25, n° 1, 2020, pp. 57-66.

numérique : collections, corpus, hashtags, anthologies en ligne. Faire court, ici, ce n'est pas céder à l'éphémère mais le défier : par l'action de façonnage, par l'économie du langage, par la force du style, par la mise en forme qui résiste à la dilution.

Contribuent à l'atteinte de cet objectif d'une brièveté construite et maîtrisée un certain nombre d'opérations et de pratiques spatiales portant sur le signifiant, issues d'un travail sur l'expression et sur la forme qui lui est donnée, d'actions matérielles de façonnage, couplées à des opérations sur le signifié, qui ont également un impact sur le signifiant et pour conséquence matérielle un rétrécissement du message. À une contrainte externe répond ainsi la contrainte imprimée de l'intérieur aux énoncés que l'on modèle pour leur donner une certaine indépendance. Parmi ces opérations, on peut distinguer plusieurs types d'actions. L'inscription consiste à graver, à creuser un matériau, une matière qui peut résister ou non, pour donner de la force à un message relativement court, en raison de la difficulté de l'opération, qui est aussi un gage de puissance et de durée. D'autres opérations de réduction à connotations matérielles différentes n'engagent pas le seul signifiant ou le support. Opérations planifiées, parfois codifiées dans des règles de rhétorique et de stylistique, elles expurgent par la concision, qui vise à ôter ce qui est considéré comme superflu, ou cherchent, poursuivant un objectif quelque peu différent, à réunir, à faire fusionner en condensant. Envisageons-les successivement en prêtant attention à la manière dont l'intellectuel et le matériel s'interpénètrent dans le travail de construction du court et dont la contrainte liée à la matière s'auto-dépasse dans une force propre, de même que la contrainte temporelle donne naissance à une durabilité spécifique. Comment comprendre qu'à l'opposé strict de l'éphémère, la brièveté puisse devenir le lieu d'une intériorisation des contraintes, où la limite se fait ressource, la réduction puissance formelle, et où le court acquiert une capacité de durée précisément par la rigueur de sa construction ?

1.2. La brièveté de l'inscription, de l'opération réelle à l'opération métaphorique

Faire court, c'est d'abord « faire avec », en l'occurrence avec un matériau et ses contraintes, celles imposées par le support de l'écriture, dans un espace fait de matière avant d'être mesurable, qui peut en limiter le développement, constituant pour elle à la fois un obstacle